

LE MOYEN ÂGE

Le Moyen Âge est diffusée en ligne en texte intégral sur www.cairn.info, portail de revues de sciences humaines et sociales, depuis le numéro 2001/1 jusqu'au dernier numéro paru.

© De Boeck Supérieur
Éditions De Boeck
Rue des Minimes 39, B-1000 Bruxelles

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Imprimé en Belgique

Dépôt légal : 2014/0074/307
Bibliothèque Nationale, Paris : février 2014
Bibliothèque Royale Albert I^{er}, Bruxelles

ISSN 0027-2841
ISBN 978-2-8041-8991-4

LE MOYEN ÂGE

REVUE D'HISTOIRE
ET DE PHILOGIE

2/2014

Tome CXX

BIBLIOGRAPHIE

De quelques publications récentes sur les Guerres d'Italie

Depuis plusieurs années, l'enchevêtrement d'événements d'ampleur européenne, tout aussi politique et militaire qu'artistique et culturel, connu sous le nom de « Guerres d'Italie » connaît un engouement inédit de la part des historiens, littéraires et historiens de l'art. L'objectif du présent article bibliographique sera de présenter quelques-unes des publications récentes dans ce champ historiographique fécond. Nous tenterons également de mettre en exergue la manière dont ces ouvrages développent des approches anciennes tout en en renouvelant d'autres.

* * *

Le premier volume envisagé, *Le Roi très chrétien contre le pape*, est le dernier opus de la regrettée Jennifer Britnell (1943–2011)¹. Faisant sans conteste partie des meilleures connaisseuses de la littérature francophone – chroniques, poésies et pièces de circonstance – publiée à l'époque des Guerres d'Italie, en particulier de celle concernant les démêlés entre la France et la papauté, cette chercheuse infatigable a publié sur ces questions non seulement un

AUTEUR : Jonathan DUMONT, F.R.S.–FNRS – Université de Liège (Transitions. Département de recherches sur le Moyen Âge tardif & la première Modernité), jonathan.dumont@ulg.ac.be.

1. Jennifer BRITNELL, *Le Roi très chrétien contre le pape. Écrits antipapaux en français sous le règne de Louis XII*, Paris, Classiques Garnier, 2011 ; 1 vol., 433 p. (*Textes de la Renaissance*, 169 ; sér. *Littérature des rhétoriciens*, 2). ISBN : 978-2-8124-0279-1. Prix : € 59,00.

DOI : 10.3917/rma.202.0467

nombre considérable d'articles², mais également des ouvrages de référence. On pense surtout à sa biographie historique et littéraire du rhétoricien poitevin Jean Bouchet (1476–1557/1559)³ ainsi qu'à ses éditions de textes majeurs pour la période, *La déploration de l'Église militante* dudit Bouchet⁴, le *Traicté de la différence des schismes et des conciles de l'Église* du rhétoricien franco-bourguignon Jean Lemaire de Belges (1473–1524 ?)⁵ ou encore, avec A. Armstrong, plusieurs pièces dudit Lemaire et de l'historiographe royal Jean d'Auton (1466/1467–1528)⁶. L'ouvrage dont il est question dans ces lignes prolonge justement toutes ces publications puisqu'il constitue une synthèse sur les relations entre le roi de France Louis XII et le pape Jules II della Rovere au moment de la crise conciliaire de 1510–1513, et ce à travers un ensemble de pièces de circonstance produit dans le giron du monarque français afin de soutenir sa cause⁷.

Peu après la victoire française d'Agnadel contre les Vénitiens (14 mai 1509), le pape Jules II, qui avait auparavant poussé les Français à se retourner contre leurs alliés vénitiens, craint que désormais Louis XII n'étende par trop son influence dans la Péninsule. Le pontife entreprend dès lors de se réconcilier avec Venise (24 février 1510), puis réunit les principales puissances européennes au sein d'une sainte ligue anti-française (5 octobre 1511). Face à ce retournement diplomatique, Louis XII attaque sur le plan religieux, convoquant un concile général de la chrétienté à Pise (5 novembre 1511) avec pour objectif de destituer Jules II. Ce dernier répond au monarque français en ouvrant un contre-concile au Latran (19 avril 1512), lequel excommunie tous les participants au concile de Pise. La suite des événements se déroulera sur les champs de bataille entre les armées françaises et hispano-pontificales de la ligue. L'engagement crucial a lieu le 11 avril 1512 devant Ravenne. Les forces de la ligue sont défaites, mais Gaston de Foix, duc de Nemours, brillant général français, y trouve la mort. Les Français ne tardent pas à perdre du terrain et, finalement, à se retirer du Milanais (juin 1512), tandis que la ligue les assaille au nord et à l'est du royaume. Quant au concile de Pise-Milan, il tourne au désastre. Impopulaire et n'ayant d'œcuménique que le nom – il n'était parvenu à rassembler presque exclusivement que des prélats français –, celui-ci s'essouffle progressivement jusqu'à ce que les pères conciliaires soient forcés de quitter le sol italien en juin 1512 à la suite de l'armée française. Ce n'est qu'après la mort de Jules II (21 février 1513)

2. La bibliographie de l'ouvrage cité *supra* renvoie à la plupart de ses articles.

3. Édimbourg, 1986.

4. Genève, 1991.

5. Genève, 1997.

6. Paris, 2009.

7. Notons qu'une littérature pro-pontificale, en latin et surtout en italien, se développe au même moment. Voir *Guerre in ottava rima*, t. 2, *Guerre d'Italia (1482–1527)*, Ferrare–Modène, 1989.

que la paix sera conclue entre son successeur Léon X de Médicis et Louis XII (19 décembre)⁸.

C'est dans ce contexte politique et ecclésiologique tourmenté qu'émerge cette littérature française anti-Jules II à laquelle J. Britnell consacre son livre. Les auteurs que l'on retrouve sont parmi ceux que l'auteur connaît le mieux : Jean Lemaire de Belges, Jean Bouchet et Jean d'Auton, bien sûr, de même que l'humaniste italien Fausto Andrelini (ca 1462–1518), le poète et valet de chambre royal Macé de Villebresme et le polémiste Pierre Gringore (ca 1475–1538/1539). La première grande question que pose l'ouvrage porte sur la propagande (1. *Propagande, patronage et production*). Les textes étudiés peuvent-ils être qualifiés ou non d'œuvres de propagande ? Pour y répondre, l'auteur les compare aux pièces de circonstance de la première partie du règne de Louis XII, déjà très prolifique en la matière, tout en insistant sur le caractère inédit des œuvres étudiées. Celles-ci prônent en effet la rupture entre le roi de France et la papauté, fait inédit en France. Chaque auteur est examiné séparément afin de comprendre son caractère, ses motivations, sa singularité dans le présent contexte ; chaque œuvre est passée au crible, en particulier par rapport à son contexte matériel (diffusion manuscrite ou imprimée ?, présence d'un privilège ?, etc.). Dans un second temps, l'auteur s'intéresse aux messages que transmettent les œuvres (2. *Contextes et idées*). Depuis des siècles, les rois de France se parent de l'image de protecteurs de l'Église. Les auteurs de ces pièces doivent donc redoubler d'ingéniosité afin de justifier l'attaque royale contre la papauté. J. Britnell démontre également à quel point ces textes, en français, ignorent la production latine, commanditée par le roi à l'Université de Paris, pour soutenir théologiquement et juridiquement ses prétentions au concile, de même que, plus généralement, toute la littérature conciliaire des XIV^e et XV^e siècles. En effet, ces pièces visent un public lettré et urbain, certainement pas universitaire. Ce sont donc d'autres procédés littéraires, faisant davantage appel aux émotions et, en particulier, au rire (la satire, par exemple), qui sont mobilisés (3. *Textes*). Enfin, l'auteur aborde la toujours complexe et difficile question de la réception de ces œuvres. Si leur impact au moment de leur publication est impossible à saisir, on peut le percevoir tant dans la littérature et l'historiographie française des décennies suivantes que dans d'autres écrits européens, allemands

8. Sur ces événements, voir M. MALLET, C. SHAW, *The Italian Wars, 1494–1559. War, State and Society in Early Modern Europe*, Harlow, 2012, p. 106–109 ; S. MESCHINI, *La Francia nel ducato di Milano. La politica di Luigi XII (1499–1512)*, Milan, 2006, p. 743–1060 ; B. QUILLIET, *Louis XII. Père du peuple*, Paris, 1986, p. 394–428 ; J. DUMONT, A. MARCHANDISSE, Gli esiti funesti della vittoria di Ravenna : la morte e il funerale di Gaston de Foix, duca di Nemours, 1512. *La battaglia du Ravenna, l'Italia, l'Europa*, éd. D. BOLOGNESI, G. CHITTOLINI, C. GIOVANNINI, M. PELLEGRINI, G. RICCI, Ravenna, 2014, p. 102–115 ; 1513. *L'année terrible. Le siège de Dijon*, éd. L. VISSIÈRE, A. MARCHANDISSE, J. DUMONT, Dijon, 2013.

notamment (4. *Suites*). L'ouvrage se clôt sur l'édition de nombreuses pièces inédites en particulier celles tirées d'un manuscrit extrêmement important conservé à la Bibliothèque nationale de Russie (= BnR) à Saint-Pétersbourg, un recueil d'épîtres fictives composées par plusieurs auteurs de la cour de Louis XII, datant en partie de l'époque de la crise conciliaire et qui étaient jusque-là restés peu accessibles aux chercheurs européens⁹. On ne peut que remercier l'auteur d'avoir fourni une édition aussi impeccable qu'utile.

Au final, J. Britnell livre un concentré de ses patientes recherches sur les textes et, plus généralement, sur cette période charnière dans les relations entre la France et la papauté à l'aube de la Réforme. Il s'agit assurément d'un grand livre qui démontre à quel point l'alliance des analyses littéraire et historique est capitale pour qui entend étudier l'histoire politique, culturelle et intellectuelle des Guerres d'Italie.

* * *

Paru au même moment que le précédent ouvrage, *The Queen's Library. Image-Making at the Court of Anne of Brittany*¹⁰ est l'œuvre d'une autre grande spécialiste des Guerres d'Italie, Cynthia J. Brown. En effet, on connaît bien ses nombreux travaux, notamment sa synthèse sur les rhétoriciens français¹¹, ou encore ses éditions de pièces de Pierre Gringore¹². C'est sur un terrain qu'elle maîtrise donc parfaitement que l'auteur nous entraîne avec rien de moins qu'une étude sur l'image et le pouvoir d'un personnage central de la période, Anne de Bretagne (1477–1514), épouse des rois de France Charles VIII et Louis XII. Son texte prend ainsi une double forme : celle d'un aboutissement, celui de ses nombreux travaux personnels et collectifs¹³ ; celle d'un approfondissement des ouvrages de F. Cossandey – consacré à l'image et au pouvoir des reines de France à la Renaissance et aux Temps

9. SAINT-PÉTERSBOURG, BnR, ms. fr. F. v. xiv. 8. Outre ce qu'en dit J. Britnell, le lecteur désireux d'en apprendre davantage sur ce riche manuscrit se reportera à J. DUMONT, A. MARCHANDISSE, *Le manuscrit Fr. F. v. xiv, 8 de la Bibliothèque nationale de Russie à Saint-Pétersbourg au prisme de l'analyse historique et littéraire, L'œuvre littéraire du Moyen Âge aux yeux de l'historien et du philologue*, éd. L. EVDOKIMOVA, V. SMIRNOVA, Paris, 2014, p. 43–63.

10. Cynthia J. BROWN, *The Queen's Library. Image-Making at the Court of Anne of Brittany, 1477–1514*, Philadelphie–Oxford, University of Pennsylvania Press, 2011 ; 1 vol., xii–402 p. (*Material Texts*). ISBN : 978-0-8122-4282-4. Prix : USD 79,95 ; GBP 52.

11. Birmingham (Alabama), 1985.

12. Genève, 2003 et 2005.

13. À ce titre, on peut se référer au récent *The Cultural and Political Legacy of Anne de Bretagne. Negotiating Convention in Books and Documents*, éd. C.J. BROWN, Cambridge–Woodbridge, 2010. Voir notre c.r. dans *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. 73, 2011, p. 239–240.

modernes¹⁴ – et de D. Le Fur – portant sur l’historiographie et le mythe d’Anne de Bretagne¹⁵. Par ailleurs, le livre de C.J. Brown vient heureusement corriger les égarements de certains auteurs qui, cédant volontiers au mythe, ont donné une représentation des plus tronquées de la reine Anne¹⁶.

L’ouvrage se focalise sur cinq thématiques que l’on retrouve tout au long de la vie politique de la souveraine, et ce par le biais d’un fil rouge : sa librairie et son patronage artistique. Se succèdent ainsi : 1. les entrées urbaines (*Rituals of Entry : Women and Books in Performance*) qui permettent à l’auteur d’examiner plusieurs pièces de circonstance composées dans le giron de la reine Anne, rarement sous son impulsion, plus souvent sous celle de son époux et de son entourage masculin ; 2. les personnifications féminines (*Female Patronage and the Politics of Personification Allegory*) qui prolifèrent dans les textes du temps – que l’on songe par exemple aux nombreuses représentations de Dame France ou encore de Dame rhétorique – et qui sont à la fois le reflet des choix de la reine et des tensions entre elle et son époux ; 3. la controverse autour des femmes illustres (*Women Famous and Infamous : Court Controversies About Female Virtues*), inspirée du *De mulieribus claris* de Boccace et des *Héroïdes* d’Ovide, produit nombre de textes et d’images qui mettent en scène des femmes de pouvoir vertueuses, certains auteurs, particulièrement Jean Marot, n’hésitant pas à conférer aux femmes, la reine Anne en premier lieu, une place en politique ; 4. la thématique de la femme endeuillée (*Famous Women in Mourning : Trials and Tribulations*) qui prolonge les éléments décrits dans le chapitre précédent en ce qu’elle exalte également les vertus féminines et présente la reine Anne frappée par le chagrin mais toujours forte, dans une position d’autorité ; 5. les obsèques de la reine et d’autres femmes de pouvoir (*Women Mourned*) au travers desquelles les manifestations de la peine populaire, rhétorique ou visuelle sont autant d’instrumentalisation des sentiments humains à des fins politiques.

Le livre met, à notre avis, en exergue deux concepts fondamentaux pour comprendre la période des Guerres d’Italie : l’incertitude, celle des représentations politiques à une époque de transformation des perceptions du monde, que l’on retrouve dans les portraits complexes et changeants de la reine Anne, d’une part ; le paradoxe, celui d’un pouvoir féminin promu par des hommes dans un contexte politique dominé par ces derniers, d’autre part. On retrouve en effet ces deux dimensions, incertitude et paradoxe, dans

14. Paris, 2000. Notons que, vu que ce livre portait sur une large période, allant du xv^e siècle à la fin du xviii^e siècle, il ne pouvait que rester général à propos d’Anne de Bretagne.

15. Paris, 2000.

16. Pour un exemple caractéristique de ce genre d’ouvrages, voir G. MINOIS, *Anne de Bretagne*, Paris, 1999.

d'autres contextes, qu'il s'agisse de l'image royale sous le règne de Louis XII¹⁷ ou de celle d'une Italie française¹⁸. Le livre de C.J. Brown permet également d'observer, comme dans l'ouvrage précédent, à quel point les études récentes sur les Guerres d'Italie se parent d'interdisciplinarité (signe des temps, effectivement, mais également du contexte heuristique en lui-même : les sources de tout type, sur tout support, voire associant des médias différents, abondent dans ce contexte précis). Chez J. Britnell, nous évoquions l'alliance entre littérature et histoire, ici, c'est davantage celle entre image et texte qui se démarque, tant l'auteur nourrit son propos de constants chassés-croisés entre poèmes, récits historiographiques, pièces de circonstances et iconographie – enluminées ou gravées. Toutes ces caractéristiques contribuent à faire de l'ouvrage de C.J. Brown un grand livre, non seulement sur la reine Anne de Bretagne et les femmes de son temps, mais aussi sur le pouvoir et les différentes façons dont il s'exprime au cours de cette période charnière entre Moyen Âge et Renaissance.

* * *

Il serait pourtant faux de penser qu'au cours des Guerres d'Italie le concept d'incertitude ne se manifeste qu'en France. L'Italie, champ de bataille par excellence des guerres qui portent son nom, voit des régimes politiques tomber, leurs successeurs étant à leur tour démis pour laisser place à d'autres ou, parfois, à la restauration des précédents. C'est à une telle période d'incertitude et de transition que nous introduit l'ouvrage d'A. Brown, *Medicean and Savonarolan Florence*¹⁹. Cette étude sur les mutations politiques et intellectuelles dans la cité des lys avant, pendant et après le moment savonarolien aborde les discours républicains par le biais des textes produits par les Florentins qui vécurent et pensèrent la révolte contre les Médicis, qu'ils soient intellectuels ou non. Méthodologiquement, le livre analyse, comme c'est souvent le cas de nos jours en histoire politique italienne, le vocabulaire utilisé par les différents acteurs politiques²⁰. Sur le plan thématique, l'auteur accorde une place centrale à la politique fiscale et à l'économie des trois régimes qui se succèdent, médicéen, savonarolien et républicain, puisque

17. Voir N. HOCHNER, *Louis XII. Le dérèglement de l'image royale (1498–1515)*, Seyssel, 2006.

18. Voir J. DUMONT, *Lilia florent. L'imaginaire politique et social à la cour de France durant les Premières Guerres d'Italie (1494–1525)*, Paris, 2013.

19. Alison BROWN, *Medicean and Savonarolan Florence. The Interplay of Politics, Humanism and Religion*, Turnhout, Brepols, 2011 ; 1 vol., xxviii–325 p. (*Europa sacra*, 5). ISBN : 978-2-503-52851-9. Prix : € 80,00.

20. Il s'agit par ailleurs d'un champ de recherches dans lequel l'auteur s'est déjà illustré, en particulier avec A. BROWN, *The Medici in Florence. The Exercise and Language of Power*, Florence–Perth, 1992.

ces deux dimensions sont celles sur lesquelles portent principalement la contestation et, partant, la réflexion politique.

Une première section (*Life and Politics in Late Laurentian Florence*) examine la fin du règne de Laurent le Magnifique et celui de son fils Pierre. L'idéologie propre aux « hommes nouveaux » du pouvoir médicéen ainsi que ses opposants retient tout d'abord l'auteur (1. *Lorenzo de Medici's New Men and Their Mores*). Mais même les partisans des Médicis n'ont pas tous la même vision de leurs obligations envers cette famille. Ainsi, dans le cas de Pace Bambello, assistant du chef de la guilde de la laine de Florence, la fidélité réside en premier lieu dans le lien direct qui l'unit à son maître, puis, en second lieu, à Laurent le Magnifique (2. *Women, Children, and Politics in the Letters of Ser Pace di Bambello*). La critique du pouvoir médicéen apparaît dès le règne de Laurent et s'accroît sous celui de Pierre. Leur gouvernement est brocardé pour ses aspects princiers et extravagants qui l'éloignent de l'idée républicaine, critique généralisée qui s'exprime dans des documents très différents (journaux, dialogues, histoires, etc.) et que l'auteur considère comme le reflet de l'opinion publique (3. *The Early Years of Piero di Lorenzo : Between Florentine Citizen and Medici Prince* ; 4. *Lorenzo and Public Opinion in Florence : The Problem of Opposition*).

La deuxième section (*Revolution and the Crisis of Republicanism*) se concentre sur les actions menées par le régime savonarolien pour créer un nouvel ordre politique. Une fois la révolte contre les Médicis lancée, à la faveur de l'arrivée des Français en Italie, ce sont l'ensemble des « mauvaises pratiques » instaurées par les Médicis qui sont traquées à travers leurs partisans. La révolte se veut avant tout antifiscale et rencontre, donc, les aspirations de la population. Une réforme globale de la fiscalité est d'ailleurs entreprise par le nouveau régime républicain : le citoyen peut désormais introduire un recours au Grand Conseil contre une taxe ; des débats ont lieu pour que l'accès aux fonctions politiques ne soit plus réservé à ceux qui paient leurs taxes, donc aux plus riches (5. *The Revolution of 1494 in Florence and its Aftermath*). Une plus large fraction de la population parvient, qui plus est, à faire entendre sa voix au Grand Conseil et à faire porter les débats sur une plus juste redistribution des profits de l'État et sur l'ouverture des offices rémunérés à davantage de personnes (6. *Offices of Honour and Profit : The Crisis of Republicanism in Florence*). L'époque se caractérise également par une volonté d'éradiquer les factions au sein de l'État car, contrairement à ce que clamaient les Médicis, le phénomène persistait. Laurent et Pierre recouraient alors à l'exil et aux confiscations pour réduire les factions rivales. Le nouveau régime tente d'inverser la tendance en réintégrant ces factions à la vie politique, ce qui dilate le Grand Conseil – il passe à plus de 3 000 membres – et a pour conséquence de paralyser le système législatif (7. *Insiders and Outsiders : The Changing Boundaries of Exile*). Une autre innovation savonarolienne réside dans la création de coalitions liées, non par un serment comme sous

les Médicis, mais par le partage d'une même idéologie politique (8. *Ideology and Faction in Savonarolan Florence*).

La troisième et dernière section (*Politics, Humanism, and Religion*) se concentre sur les discours politiques de l'époque savonarolienne. L'auteur met tout d'abord l'accent sur l'apparition d'un scepticisme qui porte sur le langage politique – écrit et parler étant perçus à Florence comme de véritables outils de pouvoir²¹ – et sur certains symboles de l'idéologie républicaine florentine décrédibilisés par les Médicis (9. *De-masking Renaissance Republicanism*). Parallèlement, l'idée d'« Empire » est, elle, adaptée au contexte républicain afin de justifier les ambitions territoriales florentines et de fournir un nouveau lexique politique pour les documents législatifs (10. *The Language of Empire*). On le sait, l'époque coïncide avec la réhabilitation de ceux que les Médicis avaient bannis, les intellectuels notamment, dont Pic de La Mirandole. Son procès est réévalué par les nouvelles autorités florentines comme n'ayant profité qu'aux Médicis, au pape et à leurs partisans, ce qui contribue à réhabiliter l'homme et ses idées (11. *New Light on the Papal Condemnation of Pico's Theses*). Enfin, l'auteur se centre sur l'après Savonarole et sur la survivance de courants savonaroliens pragmatiques faisant du scepticisme religieux et politique leur credo. Ces mouvements rassemblent bon nombre d'humanistes, dont Machiavel, qui seront les fers de lance de la république qui survit à Savonarole. Beaucoup sont des lecteurs du philosophe romain Lucrèce, dont la pensée politique influencera beaucoup cette république post-savonarolienne (12. *Intellectual and Religious Currents in the Post-Savonarola Years*).

L'intérêt de cet ouvrage nous semble double. Tout d'abord, l'auteur lie de manière convaincante la pratique économique et la pensée politique, deux dimensions trop peu souvent associées. C'est de la contestation d'un modèle fiscal et économique qu'émergent la révolution et une nouvelle pensée républicaine. Ensuite, sur le pan méthodologique, elle imbrique au sein de sa démonstration des données factuelles, politiques et économiques, et la philosophie politique elle-même. Cette démarche démontre clairement qu'aucune histoire de la pensée politique ne peut s'écrire sans une assise événementielle solide et que, contrairement à ce que certains pensent, la pensée politique, quelle que soit la période, n'est pas évanescence, déconnectée du réel, mais que, au contraire, elle s'y intègre pleinement, s'en nourrit et le nourrit, tout simplement parce que ceux qui la produisent sont des hommes, autrement dit, les acteurs par excellence du réel.

* * *

21. Voir à ce propos récemment H. MIESSE, *Il carteggio di Francesco Guicciardini, laboratorio della lingua e delle idee politiche*, Thèse de doctorat en Philologie romane, Université de Liège, 2013.

En termes de pensée politique, la période des Guerres d'Italie voit apparaître des hommes de l'entre-deux, c'est-à-dire appartenant à la fois aux cultures italienne et française, italienne et espagnole, italienne et germanique, une double culture qui influence considérablement leur façon d'écrire le politique. Dans le cas français, on peut retenir l'humaniste italien Fausto Andrelini (ca 1462–1518), le poète astésan Giovan Giorgio Alione (ca 1460–ca 1521) ou encore le Milanais Simone Litta (ca 1475–ca 1525), tous trois exaltant dans leurs œuvres l'action royale en Italie. Cependant, aucun d'eux ne crée une pensée à la mesure de celle élaborée par celui dont il va être question maintenant. Nous voulons parler du conseiller royal et archevêque de Turin d'origine savoyarde Claude de Seyssel (ca 1450–1520). Acteur majeur de la politique française en Italie, Seyssel est surtout connu pour avoir pensé l'État monarchique français à la Renaissance. Son texte le plus fameux, la *Monarchie de France*²², un traité politique dédié à François I^{er} au début de son règne, fait d'ailleurs figure de classique dans le domaine. Après avoir connu un long purgatoire, l'auteur connaît actuellement un véritable engouement de la part des historiens et des littéraires : ses œuvres sont à nouveau éditées, sa pensée et son action étudiées²³. À ce titre, le collectif, *Claude de Seyssel. Écrire l'histoire, penser le politique en France, à l'aube des temps modernes*²⁴, fait assurément figure d'exemple.

D'emblée, P. Eichel-Lojkine (p. 7–12), éditrice du volume, place Seyssel à la croisée des chemins, entre une tradition intellectuelle française et une manière de penser le politique très italienne, proche de Machiavel et de Guichardin. En effet, tout comme ces derniers, Seyssel considère l'histoire comme un moyen d'apporter des enseignements politiques pragmatiques au présent. Mais, à la différence des deux Italiens, ses relectures du politique s'opèrent dans des cadres politiques – ceux de la monarchie des Valois, considérée par lui comme la meilleure qui soit – et sociaux – ceux qui caractérisent une vision traditionnelle de l'ordre social fondée sur les trois ordres²⁵ – typiquement français. L'éditrice et ses auteurs entendent ainsi broser un portrait fidèle de l'homme et lui rendre sa place dans l'histoire. L'ouvrage se divise pour ce faire en trois parties : l'impact du droit sur la pensée seyssélienne (1. *Penser la politique et le droit*), sa conception de la hiérarchie sociale et de

22. Éd. R. RAGGHIANI, Paris, 2013.

23. En guise d'exemple et outre l'édition de la *Monarchie de France*, citée *supra*, évoquons le récent CLAUDE DE SEYSSEL, *Les Louenges du Roy Louys XII (1508)*, éd. P. EICHEL-LOJKINE, L. VISSIÈRE, Genève, 2009.

24. *Claude de Seyssel. Écrire l'histoire, penser le politique en France, à l'aube des temps modernes*, éd. Patricia EICHEL-LOJKINE, Rennes, P.U. Rennes, 2010 ; 1 vol., 264 p. (*Histoire*). ISBN : 978-2-7535-1092-0. Prix : € 18,00.

25. De ce point de vue, et outre ce qu'en dit le présent ouvrage, nous nous permettons de renvoyer le lecteur à DUMONT, Lilia florent, p. 242–248.

l'histoire (2. *Représenter la société, le pouvoir et l'histoire*) et l'influence de sa carrière politique sur sa pensée (3. *Le diplomate, l'humaniste, le juriste*).

La première partie débute par un texte d'A. Jouanna (p. 15–24) portant sur l'idée de monarchie mixte chez Seyssel, c'est-à-dire la transcription thomiste de l'idée aristotélicienne d'un régime équilibré entre monarchie, aristocratie et démocratie. U. Langer (p. 25–41) revient ensuite sur les fameux trois freins de la monarchie inventés par Seyssel (religion, justice, police). Elle se demande si ceux-ci correspondent à un système institutionnel qui contraindrait le roi ou bien à une vertu qui pousserait ce dernier à réfréner ses propres velléités absolutistes. Langer accorde sa préférence à la seconde interprétation, mais il nous semble qu'elle sous-estime le fait que Seyssel, lorsqu'il décrit ses freins, les associe fréquemment à des institutions (Église française pour la religion, Parlement de Paris pour la justice) et des corps sociaux (la noblesse pour la police), et qu'il se réfère également au sacre royal en tant que moment solennel où le roi jure – un acte juridique et, donc, institutionnel – de respecter les trois freins. L'aspect moral ne peut donc exclure l'institutionnel. F. Collard (p. 43–61) propose quant à lui une lecture croisée de Seyssel et de Robert Gaguin (1433–1501), général des trinitaires, et lui aussi historiographe et penseur politique. Une divergence fondamentale sépare néanmoins les deux hommes. Pour Seyssel, les institutions ont tendance à conserver la monarchie et à lui permettre de croître, tandis que, chez Gaguin, l'État royal demeure faillible et doit se soumettre à des principes éthiques. Dans le même esprit que Collard, J. Blanchard (p. 63–70) évoque une éventuelle influence du mémorialiste Philippe de Commynes (1445–1511) sur Seyssel. Il est vrai que les comportements des deux hommes se ressemblent par moments, entre autres dans leur besoin d'apporter des conseils pratiques à leurs maîtres respectifs. L'auteur peine pourtant, à notre avis, à apporter des preuves tangibles d'une lecture réelle de Commynes par Seyssel. L. Bourquin (p. 71–82) parle, pour sa part, du rôle que Seyssel accorde à la noblesse dans la société. Gardienne de la justice et du royaume, elle permet à l'édifice social de tenir et constitue l'un des piliers sur lequel repose la monarchie.

La seconde partie débute par une contribution de N. Hochner (p. 85–101) consacrée à une notion centrale chez Seyssel, celle de mobilité sociale. S'éloignant en cela d'une société médiévale aux trois ordres figés dans leurs attributions, Seyssel propose une société, toujours faite d'ordres, mais entre lesquels les transferts sont permanents, et reposent sur la vertu et le mérite de chacun. Il associe ce mouvement à l'idéal républicain et déclare que, si la monarchie se révèle incapable de consacrer une telle mobilité, elle risque de s'effondrer. J.L. Fournel (p. 103–120) se penche quant à lui sur les rapports qui peuvent exister entre Seyssel et Machiavel, précisant que même si aucun contact direct ne peut être établi entre les deux hommes, le fait qu'ils participent de cultures politiques voisines et en dialogue constant autorise

une telle comparaison²⁶. L'un comme l'autre cherchent à éviter la corruption de l'État, Machiavel se concentrant sur la guerre et la dégénérescence de la république qu'elle engendre, Seyssel préférant l'idée de la bonne police qui assure la stabilité du corps politique. Dans une perspective très proche de celle de Fournel, M. Clément (p. 121–138) analyse le vocabulaire de l'ordre social chez Seyssel et Joachim du Bellay, faisant ressortir l'héritage très italien des termes employés par l'un et l'autre. P. Eichel-Lojkine (p. 139–152) revient ensuite sur un texte de Seyssel qu'elle connaît bien puisqu'elle en est la co-éditrice, *Les Louenges de Louis XII*²⁷, nous le présentant comme particulièrement multiforme, mélangeant le panégyrique, le témoignage et les mémoires. On y retrouve, par ailleurs, nombre d'idées que l'auteur développera, plus tard, dans la *Monarchie de France*. J.M. Constant (p. 153–161) décrit enfin la postérité de l'idée seyssélienne de monarchie tempérée au cours des XVI^e et XVII^e siècles, la comparant à d'autres interprétations du concept à ces époques.

Vient alors la dernière partie. M.F. Renoux-Zagamé (p. 165–178) y explique que le frein de justice élaboré par Seyssel s'inspire de principes développés dans les facultés de droit et utilisés dans les cours de justice françaises. F.A. Gorla (179–182) évoque, pour sa part, un texte peu connu de l'auteur, son traité sur les fiefs, dont le caractère extrêmement complet, voire encyclopédique, s'explique par l'origine savoyarde de Seyssel, le duché de Savoie étant alors particulièrement agité par des troubles féodaux. P. Torrens (p. 183–200) aborde les nombreuses traductions françaises d'auteurs grecs et latins effectuées par Seyssel. Offerts au roi Louis XII, ces textes éclairent sous un jour nouveau la pensée de l'auteur, tout comme ils démontrent que celui-ci demeure un courtisan soucieux de s'attirer les grâces du prince. Mais en termes d'action politique, c'est surtout l'article de L. Vissière (p. 201–215) qui étanche notre soif. L'auteur y présente un Seyssel « agent de Louis XII » au fil des ambassades qui ont petit à petit façonné sa vision du politique et que l'on découvre dans son abondante correspondance²⁸. L'action politique détermine en effet bien souvent les chemins que prendra la pensée, remarque qui demeure valable pour les *Mémoires* des frères Du Bellay, présentées C. Michon (p. 217–233), autre parallèle intéressant avec Seyssel. Pour finir, B. Beys (p. 235–244) présente les scènes de dédicaces royales des manuscrits seysséliens – dont certaines des traductions d'auteurs antiques évoquées plus tôt. S'y lisent à la fois des représentations de la figure royale en tant que roi-christ et prince mécène, et une autoreprésentation de l'auteur à travers

26. Notons également que l'auteur s'intéresse à la fortune d'une transcription manuscrite italienne de la *Monarchie de France* (VATICAN, Biblioteca Apostolica Vaticana, ms. Urb. Lat. 858 ; PARIS, Bibliothèque nationale de France (= BnF), ms. it. 1275).

27. Voir *supra*.

28. A. CAVIGLIA, *Claudio di Seyssel (1450–1520). La vita nella storia de' suoi tempi, Miscellanea di Storia italiana*, 3^e sér., t. 23, 1928.

la multiplication de ses armes, celles-ci en arrivant parfois à occuper toute la place dédiée à la dédicace.

Si on laisse de côté quelques (très rares) interprétations discutables et le fait que, parfois, l'ouvrage manque parfois quelque peu de cohérence – mais n'est-ce pas là le lot de tous les collectifs ? –, il faut considérer l'entreprise de P. Eichel-Lojkin comme une réussite. Au terme de sa lecture, Claude de Seyssel et sa pensée nous apparaissent moins isolés, plus intégrés dans leur temps et au sein d'un dialogue intellectuel entre les autres penseurs du pouvoir de l'époque (Commynes, Joachim et les frères Du Bellay, Gaguin, Guichardin et Machiavel).

* * *

Terminons ce florilège par une édition de textes commentés fort bienvenue. Dans l'ouvrage, *Fastes de cour. Les enjeux d'un voyage princier à Blois en 1501*²⁹, Monique Chatenet et Pierre-Gilles Girault se consacrent à la réception fastueuse qu'organisa Louis XII, en son château de Blois, pour l'archiduc d'Autriche et duc de Bourgogne Philippe Beau, et son épouse Jeanne de Castille, tous deux étant alors en partance vers les Espagnes. Cet ensemble de textes apporte le contrepoint français essentiel au témoignage bourguignon de Jacques de Lalaing publié par L.P. Gachard au xix^e siècle³⁰. En effet, le principal document qui nous est proposé (p. 101–135), issu du ms. Dupuys 325 de la BnF, est, d'après les éditeurs, l'œuvre d'une femme de la cour d'Anne de Bretagne dont les préoccupations s'avèrent bien différentes de celles de Lalaing. Elle s'intéresse à une multitude de détails qui laissent indifférents le Bourguignon, tels les vêtements ou encore l'aspect du château de Blois en lui-même. L'auteur décrit très précisément l'édifice royal en ce début de xvi^e siècle, ce qui en fait une source de premier plan pour, après confrontation avec d'autres pièces (p. 136–156), en reconstituer l'aspect (p. 65–76) et la décoration intérieure (p. 77–94). Mais il n'en reste pas moins que c'est l'archiduc d'Autriche et son entrevue avec le roi de France qui intéressent, au premier chef, cet auteur. Après une première partie introductive présentant les objectifs de Philippe le Beau et les différentes étapes de son voyage (p. 17–35), les éditeurs nous font entrer dans le vif du sujet avec une lecture commentée (p. 37–49, 51–64) de l'entrevue de Blois proprement dite. Rien n'est laissé de côté. De l'arrivée de l'archiduc et de son épouse, et de l'accueil que leur réservent Louis XII et Anne de Bretagne, jusqu'au joutes, chasses, tournois et autres divertissements nobiliaires qui

29. Monique CHATENET, Pierre-Gilles GIRAULT, *Fastes de cour. Les enjeux d'un voyage princier à Blois en 1501*, Rennes, PU Rennes, 2010 ; 1 vol., 175 p. (*Histoire*). ISBN : 978-2-7535-1232-0. Prix : € 20,00.

30. ANTOINE DE LALAING, *Voyage de Philippe le Beau en Espagne en 1501*, dans L.P. GACHARD, *Collection des voyages des souverains des Pays-Bas*, t. 1, Bruxelles, 1876, p. 122–385.

égaient la rencontre, en passant, bien entendu, par la proclamation du traité entre les deux souverains (14 décembre 1501). Le plus petit événement trouve ainsi sa place dans ce récit exceptionnel. Le protocole observé tout au long de la visite archiducal se trouve également exposé d'une manière assez différente, à nouveau, de ce que présentait Jacques de Lalaing. On perçoit très bien, par exemple, les luttes d'influence qui se jouent afin d'octroyer ou non davantage d'honneur et de préséance à Philippe le Beau par rapport à Louis XII, Jeanne de Castille se montrant tout à fait intransigeante en la matière. En effet, alors que Louis XII entend rappeler que Philippe est son vassal pour sa terre de Flandres et qu'il est, par conséquent, son inférieur, l'archiduc, de son côté, désire montrer que son rang est presque égal à celui du souverain des lys, lui qui après tout est mariée à l'héritière de Castille et pourrait être (sera, en fait) bientôt roi.

Au final, les éditeurs livrent ici un ouvrage qui complète parfaitement les informations que nous possédions sur un événement essentiel des Guerres d'Italie. En effet, ne l'oublions pas, par le traité de Blois, le roi de France entend adoucir son voisin du nord et avoir ainsi la liberté de se concentrer sur une Péninsule italienne qu'il compte transformer en une autre France. M. Chatenet et P.G. Girault démontrent également que l'étude d'un événement politique spécifique par le biais de documents d'archives inédits, loin de correspondre à une vision de l'histoire toute positiviste, permet d'atteindre le champ des cultures et des idées politiques, et de renouveler de la meilleure façon qui soit l'histoire politique en elle-même.

* * *

Dans chaque ouvrage examiné ici, l'interdisciplinarité était de mise, certes, mais le plus souvent elle l'était de façon binaire : relation texte-image, interaction littérature-histoire ou pensée politique-histoire. Ainsi, si désormais il semble que le croisement entre les disciplines soit devenu une pratique courante parmi les spécialistes des Guerres d'Italie, des progrès semblent devoir encore être accompli dans le sens d'une intégration encore plus grande d'autres approches et techniques afin de dépasser une interdisciplinarité strictement dualiste. Autre caractéristique commune : si tous ces ouvrages traitent du politique, la variété des approches employées est tout bonnement impressionnante. Par le biais d'une méthode biographique renouvelée par l'approche interdisciplinaire, on s'est rendu compte que des personnages que l'on pensait connus – Anne de Bretagne (C.J. Brown) – ou d'autres longtemps laissés dans l'ombre – Claude de Seyssel (P. Eichel-Lojkine) – prennent un tout autre visage, beaucoup plus vrai et donc beaucoup plus riche d'enseignements sur leur temps. De même, des concepts historiques relativement neufs, tels l'opinion publique, la propagande (J. Britnell) ou encore la transition et l'incertitude politiques (A. Brown) constituent de véritables outils permettant d'appréhender autrement le politique. Enfin,

le travail en archives, préambule à toute édition de texte (M. Chatenet, P.G. Girault), demeure l'une des sources majeures de ce renouvellement des perspectives en histoire politique, au-delà des approches méthodologiques novatrices. Tout ceci démontre, selon nous, à quel point, si la période des Guerres d'Italie fut, pour ceux qui l'ont vécue, un laboratoire de pratiques politiques, elle l'est tout autant, à l'heure actuelle, pour les historiens, dans le sens où ceux-ci y éprouvent leurs méthodes, leurs idées et leurs sources.

E.R.S.-FNRS – Université de Liège

Jonathan DUMONT

*Transitions. Département de recherches
sur le Moyen Âge tardif & la première Modernité*